

De plus en plus souvent aujourd'hui on entend, surtout parmi les jeunes, réclamer un maître. Cet appel ouvre une ère nouvelle dans l'histoire du monde occidental. Il annonce qu'un âge nouveau laisse derrière lui des « temps modernes » vieillissants. Il symbolise la relève de « l'âge des lumières » par une lumière nouvelle où l'Homme d'Occident découvre que la spiritualité, dont les critères avaient été jusqu'ici déterminants à ses yeux, altérerait la réalité véritable. Une nouvelle issue s'ouvre à lui.

L'appel au maître est un refus du rôle joué jusqu'ici par les éducateurs et les professeurs dans la mesure où ils prétendent, non seulement transmettre un savoir et des capacités, mais encore former un sujet apte à s'organiser une existence "juste". C'est qu'il manque à leur conception de "juste" un élément décisif : le lien qui engage l'être humain vis-à-vis de la transcendance et le rend capable, grâce à elle, d'atteindre sa maturité d'Homme. Le préparer exclusivement à s'affirmer et à réussir dans le monde, y être efficace et s'y conduire selon certaines conventions, c'est reléguer dans l'ombre sa vraie qualité humaine.

Pour la même raison, les règles qui déterminent la conception actuelle de la connaissance ne sont plus guère tenables. Elles la limitent, en effet, à ce qui est perçu par les sens, compris par la raison et ordonné en concepts et, en outre, à la maîtrise technique du monde. Au-delà commence le domaine de l'imagination et des chimères, du sentiment ou des croyances : sphère intime et affaire privée subjective de l'individu. C'est une façon de voir qui ne respecte pas la transcendance, c'est-à-dire la réalité *supranaturelle* de l'Être qui forme la trame de notre vie.

p. 7-8

Une opinion inexacte — qui est cause, en partie, du progrès constant de la sécularisation — veut que la transcendance échappe à une authentique expérience. Les défenseurs de la "foi" et ceux qui se considèrent comme les représentants de la science se rencontrent dans cette attitude. Mais plus les champions de la foi, se référant à la révélation seule, se ferment à l'expérience de la transcendance ; plus ils renforcent la position des rationalistes qui rejettent la foi au nom de la connaissance empirique. Un changement est en train de s'amorcer ici. Car les scientifiques, dont la recherche est vraiment expérimentale, sont obligés d'admettre une dimension de la vie, non seulement présente mais effectivement agissante⁽¹⁾, aussi incontestable qu'inaccessible à la raison et inexplicable par certaines "circonstances".

(1) voir à ce propos : <https://trancescience.org/fr/transe-cognitive-auto-induite/>
<https://www.babelio.com/livres/Damasio-Lerreur-de-Descartes--La-raison-des-emotions/38598/critiques/2772680>

p. 8

L'Homme actuel* prend conscience, irrésistiblement, de la réalité "*supra-naturelle*" qui veut être perçue dans une expérience vivante et agissante. La "*foi vivante*" a toujours impliqué, inconsciemment, *l'expérience de la transcendance*. Elle était "là", cachée à la conscience "*connaissante*", comme une force inexplicable et une certitude absolue. Maintenant les portes commencent à s'ouvrir vers elle⁽¹⁾. Celui qui ose en passer le seuil foule un sol nouveau. La jeune génération s'empresse vers cette issue. *La drogue est manifestement la mauvaise entrée !!* Qui indiquera la bonne direction ?

Qui sait de quoi il s'agit ? Qui montre le chemin ? La jeunesse n'est d'ailleurs pas seule à ressentir la nostalgie de *l'Être surnaturel* dont l'Homme s'est séparé. Pour éliminer leur malaise, il faut que jeunes et personnes âgées accèdent à un nouvel état. Cela suppose une expérience particulière, un appel, une maturité : cela exige un maître, quels que soient le statut et l'apparence — éducateur, psychologue, thérapeute, "*prêtre*" [d'une religion quelconque], ou autre chose — sous lesquels s'exerce sa responsabilité d'autrui.

Le maître — l'existence et l'action du maître en ce monde — sont le témoignage agissant de la transcendance qui détermine toute notre vie. Mais que voulons-nous dire quand, dans ce livre, nous parlons de la transcendance ? Nous désignons ainsi l'Être insondable de tous les "*étants*", celui dont notre vie même est tissée, l'Être surnaturel, au-delà du temps, de l'espace et des contraires, la Vie par-delà la vie et la mort. Nous parlons de l'Être essentiel auquel nous participons tous, à notre mode individuel, de la Vie par et en laquelle nous existons ; celle qui nous reprend en son sein pour nous engendrer de nouveau. En nous et à travers nous, elle veut apparaître dans le monde. De ce transcendant, nous ne parlons pas au nom "*d'une foi traditionnelle*", mais à cause *d'une expérience particulière* où, par sa plénitude, son ordre et son unité, l'Être touche, appelle, libère et engage l'Homme. Et nous l'éprouvons aussi comme un "*Toi*".

* (K. Graf. Dürckheim écrit cela début des années 1970 !! [n. du transcripteur])

p. 8-9

Le Maître intérieur

...l'Un sans forme, impersonnel, hors de l'histoire. Mais il existe une vérité supérieure qui fait de cette contradiction entre Orient et Occident une tension en nous-mêmes, un thème de notre vie intérieure. Les contraires y sont conçus comme des pôles dont la tension dialectique anime diversement l'ensemble, le Tout vivant, suivant l'accentuation plus ou moins prononcée de l'un ou de l'autre. La différence entre l'Est et l'Ouest apparaît alors comme une intensification de l'un des pôles. Une rencontre authentique entre eux, entre christianisme et bouddhisme, prend ainsi tout son sens car elle peut conduire à la fois à une compréhension réciproque accrue et à une précision claire et féconde des différences. L'apparence sous laquelle se présente la vérité primordiale de la Vie est toujours conditionnée par le milieu. Mais, par sa nature même, cette vérité est au-delà des contraires et, en chaque maître, elle est vivante. C'est pourquoi le message transmis par les vrais maîtres a une valeur universelle*.

* (l'on peut dire à ce sujet qu'ils sont "au-delà du champ culturel", par différence aux "maîtres mineurs" qui restent enclavés, limités et bornés à l'horizon culturel de la tradition dont ils se réclament [note du transcripteur])

p. 20

Un troisième personnage s'ajoute au sage et au maître. Sa prise de conscience de la vie prend forme surtout par le savoir. C'est le "savant" — en Inde il s'appelle le « *pandit* » — non au sens de nos « scientifiques » car il s'intéresse à un savoir qui dépasse la raison. Sans

être lui-même un « transformé » parfait (*voir précédemment), il peut cependant transmettre la connaissance ésotérique. Il participe donc du sage et du maître, mais il vit en chercheur, en prospecteur, absorbé par les choses secrètes, les lois cachées, le sens premier des symboles. Peut-être C. G. Jung était-il un de ces savants. Le sage et le maître ont un rang supérieur à celui de l'Homme ordinaire. Humains, ils vivent sur un plan *supra-humain*. Si nous pouvons pressentir un peu de leur nature et de leur réalité, c'est parce qu'en chacun de nous vit quelque chose — une promesse, une connaissance essentielle, *une mission* — qui dépasse aussi l'horizon de l'homme ordinaire : c'est *le maître intérieur*. En son centre l'Homme est toujours potentiellement un savant, un sage et un maître. La prescience de cette potentialité est en train de grandir dans le monde. Elle est la source lumineuse d'un élan vers la transformation qui touche aujourd'hui l'esprit occidental ; sa source de ténèbres est ce potentiel refoulé.

p. 21

Trois tourments, insupportables au “*moi naturel*”, assombrissent la vie humaine : la destruction, l'absurde et la solitude.

L'anéantissement, physique ou social, peut “faire mourir de peur”. La frustration causée par le désordre et l'injustice de l'absurde atteint parfois une telle proportion que toute “foi” s'éteint et que la vie perd totalement son sens. Être contraint de les subir peut mener un homme aux frontières du désespoir et de la folie. La mort d'un proche, la trahison d'un ami, l'exclusion de la communauté engendrent parfois un isolement qui passe les forces humaines. En face d'une de ces situations extrêmes, intolérables, — qu'il s'agisse d'anéantissement, de désespoir ou de total abandon, — la force de faire ce dont son “*moi naturel*” est incapable peut être donnée à l'Homme : celle de dire “oui” à l'inacceptable. Pendant une fraction de seconde peut-être, mais c'est assez : une déchirure a entrouvert un instant l'épaisse cuirasse dans laquelle l'Homme enferme sa finitude et l'infini coule en lui ! Par son Être essentiel, qui incarne le surnaturel, l'Homme est élevé à un autre plan. Il a vécu le miracle : dans le “oui” à l'anéantissement, la présence d'une Vie au-delà de la vie et de la mort — absolument étrangère à tout anéantissement — dans l'acceptation de l'absurde, un sens au-delà du sens et du non-sens, dans l'humble accueil à l'abandon, une protection au-delà de la protection et de l'abandon en ce monde. Il s'est éprouvé lui-même dans la transcendance qui lui est immanente. Il a vécu dans son Être essentiel individuel sa participation à une Vie impersonnelle et universelle. Cette vie s'est manifestée à lui dans sa plénitude comme une force suprahumaine, dans son ordre, comme un sens impénétrable, dans l'unité de son amour supra-personnel.

Des expériences d'une telle puissance laissent rarement ceux qui les ont vécues sans que s'opère en eux une “*metanoia*”*...

* — du grec *μετάνοια* *metanoïa* : dépasse, englobe et met au-dessus de la perception habituelle dans une transformation décisive, la métamorphose.

p. 31

...il suffit de peu de choses pour produire un éclat souvent dangereux. Une occasion anodine suffit pour que s'effondre une forme, imposée par leur situation dans le monde, mais qui ne correspond pas à leur Être essentiel. Ce qui se passe alors ressemble parfois à une crise de schizophrénie. Un garçon tient des discours confus, ou se prend tout à coup pour Jésus-

Christ. Ou encore il se débat, devient violent et son cas paraît relever de la clinique psychiatrique. S'il y est mis et traité comme un malade mental, la chance décisive de sa vie est perdue. Car il s'agissait en vérité d'une percée de son Être essentiel qu'il aurait fallu orienter, avec douceur et précaution, vers la voie juste. Ce qui monte des profondeurs — d'une façon souvent difficile à maîtriser — dans ces cas tragiques, caractérise la situation dans laquelle beaucoup se trouvent de nos jours. Ils sont prêts à entrer dans un nouvel espace. Ils ont besoin d'un guide pour les conduire, courageusement, avec prudence et perspicacité, vers la vraie Vie qui leur est destinée.

p. 32 -33

Extrême-Orient connaît la tradition du maître, l'Occident ignore cette figure centrale, naturellement intégrée aux structures sociales. Pourquoi ? Parce que, de toute évidence, la question essentielle à laquelle répond le maître ne s'y pose pas avec une acuité suffisante pour favoriser ni exiger un maître. Pour quelles raisons ?

D'une façon générale, l'Occidental s'engage plus dans le monde que l'Oriental qui, lui, s'intéresse davantage à son devenir intérieur. L'Homme d'Occident tend plus que l'Oriental à s'attaquer aux problèmes du monde extérieur et à se mesurer avec lui. Son attitude à l'égard de la réalité historique est positive et il considère comme sa mission d'organiser "le monde". S'affirmer, réaliser quelque chose d'important, former son univers par une œuvre valable, est pour l'Occidental une aspiration naturelle et le critère de sa mission. Pour la remplir suffisent, semble-t-il, les connaissances et les capacités, la discipline et une conduite adéquate dans la communauté. Que deviennent ici les besoins de l'Homme intérieur ? Ils ont leur place — limitée — dans la vie sociale et le sens du prochain et sont accueillis dans le champ de la "foi rédemptrice". Cependant, la "fidélité à foi" n'est pas nécessairement en rapport avec la maturité spirituelle. L'angoisse intérieure peut s'apaiser si l'on se sent protégé par la puissante bonté divine, avec une conscience tranquille et l'espoir du salut promis dans une vie meilleure, victorieuse "du monde". Lorsque cette "foi vivante" agit et règne, la question de la voie intérieure, au sens initiatique, ne se pose pas. Celle du maître non plus !

p. 33

Les deux colonnes qui soutenaient l'existence de l'Homme occidental — connaissance et organisation du monde, sécurité dans "la foi" — laissent, à quelques exceptions près, deux aspects "inévolutés" : d'une part la conscience et la responsabilité d'une maturation intérieure possible et du devoir qu'elle représente ; d'autre part, l'évolution, elle aussi possible et nécessaire, permettant à l'Homme de vivre par l'expérience, grâce à une conscience élargie, ce que seule "une pieuse croyance" lui faisait posséder jusqu'ici. De ce fait, des personnalités importantes, leaders du monde économique et politique, et parfois aussi de "l'église", manquent de maturité dans une mesure à peine concevable et n'ont même pas l'intuition de leur carence. Ils sont irréalistes, prisonniers de leur "petit-moi", avides de pouvoir, dépendants des critiques, anxieux, émotifs et pauvres de communication. Tout ceci montre à quel point leur manque le contact et le lien avec leur Être essentiel qui les soutiendraient. La sagesse et le sens de la vie orientale reposent entièrement sur ce contact. D'ailleurs, aux yeux des Orientaux, ce ne sont pas leurs œuvres, mais la maturité de ses « anciens sages » qui constitue la fleur de sa culture. Cela souligne la différence entre deux conceptions de la vie et ses conséquences. L'attachement persistant des hommes

d'Occident — même cultivés — aux contraintes d'une conscience objective envahissante est un signe caractéristique de leur immaturité. Cette "inévolution" de la conscience empêche d'accéder à l'Être essentiel et à l'expérience transcendante qui le manifeste. Elle représente aussi une dangereuse carence pour "la foi". Car, remise en question par la raison et ébranlée par le doute, celle-ci ne peut se régénérer en profondeur que par l'expérience des sources mêmes de l'Être essentiel dans la transcendance.

p. 34

Celui que le malaise de son Être essentiel harcèle jusqu'aux limites de l'endurance, trouve un "maître". Un curieux fait d'expérience montre qu'une grande détresse fait naître son propre remède. Celui qui, dans son désespoir essentiel, cherche appui et conseil suscite toujours un secours, simplement par l'intensité de son angoisse et la force de son interrogation. Une réponse lui vient d'une personne qui, sans être elle-même "un maître", entend dans la profondeur de sa nature humaine l'appel de cette même profondeur en peine chez l'autre. Alors, sans grande réflexion, il donne la réponse juste. Plus exactement, la réponse ne vient pas de lui : elle lui est inspirée et il la transmet. Une corde mystérieuse se tend entre la détresse de l'un et la réceptivité de l'autre — un troisième conduit l'archet — et le son libérateur résonne.

Ainsi "le prochain" peut être notre maître si nous savons l'appeler de façon juste.

Il y a aussi — et plus que nous ne le pensons — des gens que leur évolution et leur expérience rendent capables d'exercer l'action d'un maître s'ils en prennent conscience et s'ils l'osent. C'est le cas de ceux qui ont eu longtemps à s'occuper des autres pour les aider.

p. 35-36

*Idee et réalité du Maître **

Le mot « maître » désigne trois choses : le "maître éternel", le maître au sens physique du terme, le "maître intérieur".

Le "maître éternel" est un principe représenté par une image primordiale, une idée, un archétype. Le maître « en chair et en os » est l'incarnation de cette idée dans la réalité historique. Le "maître intérieur" est l'éveil de l'Homme à la réalisation potentielle — qui est promesse, possible et mission — du "maître éternel" en une forme humaine.

La signification du maître — que ce soit idée, réalité charnelle ou vocation intérieure — est celle de la Vie humainement incarnée, la vie surnaturelle, manifestée dans le monde sous la forme d'un Homme.

Il n'existe de maître que par rapport à celui qui s'engage dans une quête inconditionnelle de la Voie vers la Vie, c'est-à-dire l'élève, le disciple. Il n'y a donc de maître qu'en conjonction avec la voie et l'élève.

* maître/"gourou" du sanskrit : गुरु, "guru" ; personne qui aide, accompagne (maïeutique socratique est l'art de conduire l'interlocuteur à découvrir et à formuler les vérités qu'il a en lui) révélant les jeux d'ombres aux lumières en Soi.

p. 39

Le Maître, l'Élève, la Voie

Comme le maître, la voie et l'élève comportent trois aspects : l'idée, sa réalité physique et

sa réalité intérieure. La « trinité : maître, élève, voie » est la manière dans et à travers laquelle prend forme, malgré toutes les résistances et quelles que soient les circonstances, l'Être surnaturel et absolu, au-delà de l'espace-temps. Y devenir toujours plus disponible, c'est-à-dire s'ouvrir à l'élan de la Vie tendant à se manifester dans le monde, telle est la tâche destinée à l'Homme. Mais pour percevoir ainsi la vie, pour prendre conscience de sa poussée vers la manifestation et l'accepter comme une voie à suivre et une vocation essentielle, il faut avoir atteint un certain degré d'évolution. Elle représentera alors un devoir, un privilège, une mission.

Les figures du maître, de l'élève et de la voie s'actualisent dans l'histoire sous des formes très diverses, selon le caractère, le niveau et la tradition spirituelle des peuples et des individus. Mais il s'agit toujours d'une incarnation du maître éternel, du disciple et de la voie, éternels ; de cette trinité dont l'archétype est présent dans l'Homme.

p. 39

Celui qui parvient à la maturité de la voie cherche le maître parce qu'il a besoin d'être guidé. Si autour de lui personne ne répond à son aspiration, il doit savoir qu'il possède en lui-même un maître, le maître intérieur. S'il n'en était pas ainsi, jamais il ne pourrait trouver le maître extérieur. D'ailleurs, s'il le rencontrait, il ne le reconnaîtrait pas. « Si l'œil n'était pas ensoleillé, il ne reconnaîtrait pas le soleil ! » Et s'il n'y avait pas de "maître intérieur", le maître du dehors ne pourrait pas agir en nous.

Pour découvrir et accepter un maître extérieur, il faut que, dans la profondeur de l'Être essentiel lui-même se trouve un maître et que celui-ci commence à devenir conscient. C'est ainsi qu'il faut comprendre la réponse d'un maître à cette question : « Comment fait-on pour devenir un maître ? — Simplement, dit-il, le laisser s'extérioriser. » On est déjà toujours, en fait, celui qu'on cherche et que l'on voudrait devenir. Le moteur qui met en marche la recherche est le recherché lui-même.

Le maître extérieur, tout comme le maître intérieur, rencontre celui-là seul qui a besoin de lui parce qu'il a atteint le degré de maturité où la séparation avec son Être essentiel devient souffrance. Être un maître, c'est avoir aboli cette séparation et retrouvé l'union avec notre nature essentielle. Nous sommes "Un" avec l'Être dans notre Être essentiel ; dans notre "moi profane" nous en sommes séparés. Lorsque ce qui nous distingue de l'animal s'impose absolument, il devient aussi ce qui nous sépare de "*Dieu*". C'est de la fusion du "moi profane" et de l'Être essentiel, au service de l'Être, qu'il s'agit ici. La force de l'accomplir se trouve dans notre Être essentiel, qui est "Un" avec l'Être. Le rendre conscient et agissant est l'affaire du maître.

p. 42-43

Le maître intérieur est, vivante en nous, la conscience primordiale devenue force de transformation. C'est elle qui nous conduira, sur la voie qui nous est inhérente, à l'accomplissement de notre destin essentiel. Le maître en nous devient visible comme l'union entre la conscience de la Vie au-delà des contraires et de la force réalisatrice de cette conscience qui s'affirme comme la Voie. Sur ce chemin, la Vie pourra se manifester dans le monde avec une pureté de plus en plus grande. Le maître est aussi la voix de la conscience absolue, toute différente de la conscience qui nous rappelle à l'ordre dans le monde et dans la communauté où nous vivons.

Le maître intérieur est nous-mêmes, sous l'aspect potentiel, devenu conscient, de ce que

nous pourrions et devrions être. Le maître intérieur, au sens de l'aptitude à comprendre et reconnaître cette potentialité, exige un certain degré d'évolution. Pour entendre comme un appel la voix du maître, il faut y être prêt. Y répondre demande non seulement du courage mais aussi une certaine humilité.

Il n'y a aucune outrecuidance à reconnaître le maître en soi-même ! Cela élève, comble et engage à la fois : il faut de l'humilité pour accepter le fardeau de cet engagement et du chemin à parcourir sur la Voie. La vraie humilité ne consiste pas uniquement à ne pas vouloir paraître plus que ce que l'on est. C'est aussi accepter d'être plus que l'on ne paraît ! Il existe une fausse modestie qui est une simple peur des responsabilités. Elle est un obstacle à la montée du maître intérieur.

p. 44

Le maître est le médiateur appelé à unir le monde profane et l'Être surnaturel. Il dénoue les liens qui empêchent l'Homme de réaliser le Soi, éclaire les pôles opposés, puis jette entre eux le pont qui réunit en une conscience créatrice et libératrice le "moi profane" et l'Être essentiel.

Le maître n'est le maître que par rapport à un monde désireux de se transformer et qui en est capable. Le sage n'a pas besoin de disciple mais, sans élève, le maître existe aussi peu qu'une note de musique sans personne pour l'entendre.

[...]

Le "maître" n'est pas un "instituteur" ; il n'apprend pas à lire mais à vivre ! (Maître Eckhardt)

p. 47

Le silence de la Vie est au-dessus du calme et de l'agitation, du silence et du bruit. Il exprime la paix naissant en nous lorsque les remous de notre propre cœur et ceux du dehors commencent à être ressentis comme la toile de fond et l'instrument de la grande paix.

L'apparition du maître est comme le rugissement du lion annonçant un combat à la vie et à la mort. Ce combat n'est épargné à aucun homme appelé à un plan supérieur. Aucun d'entre ces appelés ne peut lui échapper. C'est une lutte qui promet ce qu'il y a de plus haut et présage le plus difficile le véritable "meurs et deviens", non une fois pour toutes, mais comme la formule perpétuelle de la Voie.

Le maître ne correspond pas à l'idéal de « l'honnête homme » tel qu'on se le représente. Ni à l'image de ce qu'exigent les valeurs traditionnelles du beau, du vrai et du bien. Ce qui émane de lui paraît abominable aux yeux du "bon bourgeois" et celui-ci, à son tour, est la cible des flèches du maître. Le maître n'est pas un élément de stabilité mais une figure révolutionnaire. Avec lui on n'est jamais sûr de ce qui va se passer. Il est imprévisible et contradictoire comme la Vie incarnée en lui car il est vie et mort, *yin* et *yang*, dans un perpétuel retournement. Son action est une force à la fois créatrice et libératrice. Le maître est la vie avec la mort qu'elle inclut, dangereuse, incompréhensible et dure. L'Homme aspire à la tranquillité, à la sécurité, à l'harmonie. Le maître renverse ce qui vient de s'établir, détruit ce qui paraît assuré, dénoue ce qui se liait. Il retire le sol sous les pieds de l'élève, car c'est marcher qu'il faut et non "s'installer". Ce qui importe est d'avancer, pas d'arriver, changer et non parachever. La vie est seulement un passage. Le maître maintient la vie vivante comme un perpétuel voyage.

Le maître bouleverse les choses établies.

Le maître connaît la Voie et ce qui l'entrave chez l'Homme. Il sait quelles sont les conditions qui favorisent ou empêchent la transparence. Le maître connaît les étapes de l'Être essentiel en tant que Voie et il sait les déterminer chez le disciple. Il discerne la loi du devenir, l'ordre des degrés de sa progression. Le maître voit la lumière qui éclaire le chemin, mais aussi les mirages qui égarent l'élève. Il connaît la nécessité et les modes du "mourir" précédant l'éveil à une nouvelle vie.

Quand un Homme, jusque-là satisfait de son sort, s'aperçoit qu'il est prisonnier du relatif, le moment du tournant est venu. La voix, impossible à ignorer, du *surnaturel présent en son Être essentiel*, se fait entendre. Elle l'appelle à se transformer et, en répondant à cet appel, il s'éveille à l'état d'élève. Pourtant, il ne deviendra vraiment cet élève, ce disciple, qu'une fois décidé à "servir" et à chercher le maître qui le dirigera.

Pour que l'on puisse parler d'un véritable éveil à l'état d'élève, il faut que celui-ci soit attiré par le « Tout Autre » avec une force telle qu'elle remette en question toute son orientation antérieure. Une certitude est nécessaire ici, ou tout au moins une prescience assez vive pour engager sa vie dans un sens, non plus profane mais transcendant, même à travers toute son existence et son activité séculières. L'éveil de l'élève intérieur coïncide avec celui du maître intérieur, comme avec un appel insistant vers un maître du dehors. Ainsi naît la constellation des éléments qui mènent à la rencontre du maître.

Élève et maître sont Un : ils sont les deux faces de la Vie tendant à se manifester, aussi bien dans la conscience de l'élève que dans une rencontre entre deux personnes. Nous sommes tous, en fait, les disciples — peut-être endormis — du maître éternel ; nous sommes destinés, potentiellement, à suivre celui qui nous appelle à la voie de l'union avec l'Être.

L'éveil de l'élève n'a pas toujours pour cause un événement important ; l'incident le plus insignifiant peut amener un tournant intérieur. Car la souffrance de l'Être essentiel refoulé prépare depuis longtemps cet éveil. Elle s'exprime de bien des manières. Leur échelle va du malaise physique jusqu'à la tendance au suicide, en passant par la névrose et la dépression. Plus le malaise, né de l'Être essentiel, est fort, plus il y a de chances pour qu'une cause minime suffise à provoquer un revirement. Une corde a vibré, celle de l'Être essentiel, et soudain l'inconnu se révèle. N'importe quelle chose prend un caractère initiatique — ouvre la porte du mystère — et le « Tout Autre » pénètre la profondeur de la conscience.

« Mais qui peut se dire disciple ? » Celui-là seul qu'une nostalgie profonde a saisi, que sa détresse amène à la limite de sa résistance et qui se sent menacé de destruction s'il ne parvient à forcer une issue.

Seul l'Homme tourmenté par une inquiétude du cœur que rien ne fait céder tant qu'elle n'a pas trouvé l'apaisement. Celui-là seul qui, une fois engagé sur la Voie, sait qu'il ne peut plus reculer et est prêt à se laisser diriger et à obéir. Seul celui qu'une grande confiance rend capable de se laisser mener là où il ne comprend plus et qui est prêt à subir toutes les épreuves.

L'Homme dur à lui-même, qui accepte de lâcher prise pour se soumettre à l'Être qui veut se faire jour en lui. Celui-là seul dont l'Absolu a pris possession peut supporter toutes les difficultés rencontrées sur le rude chemin où le conduit le maître.

Sur le seuil de la salle d'exercices on lit, en grosses lettres : « Tout ou rien ». Le disciple abandonne tout derrière lui ; mais une certitude l'accompagnera désormais ce n'est plus l'arbitraire qu'il va rencontrer, mais la sagesse intuitive du maître.

p. 53

La conscience absolue ne concerne pas non plus les devoirs à remplir à l'égard du monde, d'une personne, d'une tâche ou d'une communauté, ni les manquements à la loi selon laquelle : « L'existence de la communauté est le devoir de ses membres. L'instance qui parle par la voix du maître intérieur n'exige que la fidélité absolue à l'égard de son propre centre. Ses décisions peuvent être contraires aux engagements profanes aussi, pour obéir à la conscience absolue, celui qui est vraiment devenu élève est capable de conduites qualifiées par le monde d'infidélité, de cruauté, de trahison.

L'omniprésence de l'Absolu se manifeste dans la conscience supérieure de l'éveillé. La voix du maître intérieur est sans appel et seul peut se nommer élève celui qui est prêt à lui obéir. Cette obéissance implique une discipline inconditionnelle.

Il existe deux formes de discipline, l'une est hétéronome, l'autre autonome. Avec la première, l'Homme se soumet à une autorité extérieure, ressentie comme une puissance étrangère et une atteinte à sa liberté. La discipline autonome est l'expression d'une fidélité à la décision prise en faveur de son propre Être essentiel, — source de la vraie liberté.

p. 54

La discipline autonome échange la liberté du "moi" (de faire ou d'éviter ce qu'il veut) contre la liberté de faire, par le "moi", ce que veut l'Être essentiel. L'instance qui commande ici est l'Homme lui-même en son Être essentiel, le "maître intérieur". Le regard posé sur le maître extérieur ne fait qu'aviver l'énergie du maître intérieur. Quand celui-ci fait défaut, l'action d'un maître du dehors n'a plus de force transformatrice. En fait, il n'y a plus de maître. C'est aussi pourquoi un vrai maître se retire pour laisser l'élève à lui-même. Il suscite et met à l'épreuve le maître intérieur, puis s'efface pour ne pas le gêner.

Maître et élève vivent dans le même espace. Ils respirent le même air vital, imprégné de qualité *numineuse* *. Ce souffle venu d'un autre monde anime, rafraîchit, exige et protège ; il apporte le calme et la nourriture, il est à la fois inquiétant et familier.

Maître et élève se tiennent dans la même lumière, celle qui rend toute chose transparente à l'Être essentiel. Ils vivent à une température commune qui les lie l'un à l'autre et l'un et l'autre à tout l'univers dans un contact chaleureux, ininterrompu, d'Être essentiel à Être essentiel.

p. 55

* Le *numineux* est le goût du réel lorsqu'il n'est pas contaminé, déformé, défiguré par les images ou par les pensées.

Erich From, psychanalyste américain d'origine allemande, voit le satori comme étant « un recommencement de l'expérience que fait l'enfant au stade pré-intellectuel. »

Teitoku Daisetsu Suzuki écrit : « Ce qu'on appelle Satori est l'expérience de la non-dualité sujet-objet. » Dürckheim, auquel il rendra visite en Forêt-Noire dans les

années cinquante, il dira : « Satori, c'est l'expérience édénique ; expérience d'une sensation nouvelle qui, en même temps, est l'expérience d'une sensation ancienne. » L'adulte qui vit cette expérience fait donc marche arrière. Une reprise de contact avec son être de nature, sans perte du plein développement de la raison, de l'objectivité, ni de la conscience de son individualité.

Graf Dürckheim voit dans la qualité du numineux : « Une expérience grâce à laquelle l'Homme reconnaît, ne serait-ce qu'un instant, qu'il est quelqu'un d'autre que le "moi naturel existentiel" auquel il est resté jusque-là identifié. »

Le progrès sur la Voie exige de l'élève qu'il se soumette entièrement, pendant un certain temps et toujours de nouveau, à l'Être essentiel. Il subit alors "la colère du monde" qui lui reproche son inconstance. Mais celui qui, une fois, a éprouvé l'Être essentiel, détaché de tout ce qui est le monde, le retrouvera ensuite partout, en ce monde même, et pourra le servir dans tout travail profane.

Celui qui est devenu élève est sur le point d'accéder à une nouvelle qualité d'humanité, celle de l'Homme entré sur le chemin de la Voie n'atteint pas d'un seul coup cette qualité. Le processus d'éveil à l'état d'élève passe par de nombreux degrés.

p. 55-56

Même l'élève potentiel appartient déjà, comme novice, à « l'ordre secret ». Quand l'Être l'a appelé à la transcendance et qu'il s'est orienté vers la Voie, il a réussi l'examen de passage. Pour lui, l'unité naïve telle qu'elle se présente à l'Homme naturel, s'est déchirée. L'ancienne vision de la vie avait construit un édifice avec les sens, la raison, notre conscience des valeurs du vrai, du beau et du bien, notre morale d'efficacité et de bonne conduite — plus un peu de "religion". Non seulement cet édifice se révèle trop petit (comme s'il suffisait de lui ajouter un étage) mais ni ses assises ni l'ensemble de sa conception ne nous conviennent plus. Comme si nous avions maintenant des ailes, l'ancienne cage protectrice nous paraît soudain ce qu'elle est : une prison. Y rester, par peur ou par paresse, serait trahir notre Être essentiel.

p. 56-57

La vérité de la "foi" a toujours été accompagnée d'un enseignement en ce sens. Il n'en est pas autrement de la vérité de la Vie, qui se réalise dans le maître et se transmet à travers lui. Bien que l'essentiel de son contenu ne se laisse ni formuler ni expliquer en concepts, car il ne peut passer que de « cœur à cœur », le verbe et l'enseignement restent cependant un élément constitutif de la direction du maître.

L'enseignement est d'autant plus nécessaire que le maître a affaire à des élèves intelligents ils ne se contentent pas de l'imiter et de lui obéir, ils veulent participer à sa pensée. Plus l'élève est habitué à une vision réfléchie de la vie et cherche à définir et ordonner tout ce qui est accessible à la connaissance, plus il cherchera à intégrer le savoir du maître à une conception générale de la vie qui soit plus qu'une idéologie ou le résultat de pieux désirs. Il faut que cette conception repose sur des expériences mais aussi qu'elle comporte une connaissance logique, claire et solide.

L'élément essentiel, le noyau de l'enseignement du maître ne peut pas se transmettre intellectuellement. Il est pourtant possible d'amener à la conscience conceptuelle les formes

qui l'expriment, les conditions qui permettent de l'accueillir et les résultats de la prise de conscience qu'il implique.

p. 59-60

Ce que dit le maître importe moins que la façon dont il l'exprime et le fait que ce soit dit par lui. La parole agit quand celui qui la prononce est lui-même cette parole. Le maître ne convainc pas par des arguments mais par son Être.

« L'enseignement n'est donc pas l'élément décisif. Il n'y a que la communication de cœur à cœur, d'Être essentiel à essentiel, de l'Être que le maître est, fondamentalement, à l'Être que l'élève est aussi en son essence.

Le maître ne se conduit pas en pédagogue. Il n'examine pas, n'informe pas, ne donne pas de conseils. Empli de « l'Un », il fixe son regard sur l'élève et il contemple son Être essentiel. Il va vers lui à partir de son centre, avec amour, il l'appelle et le frappe directement. Tout ce qui barre la route de l'Être essentiel, il le voit concentré en une formule unique : l'attachement qui retient l'Homme et l'immobilise. Voilà la racine du mal qu'il faut extirper coûte que coûte.

p. 61

Le contenu d'une tradition apportée par le maître se dévoile sur deux plans. Le premier est un ensemble de récits, d'images et de notions accessibles à l'entendement ordinaire car ils s'adressent au "moi naturel". Mais leur interprétation "intelligible" tend à les figer et c'est pour toutes les religions l'éternel danger de leur doctrine exotérique. Le second plan est le sens ésotérique, impénétrable aux concepts, contenu dans le noyau vivant de ces images et de ces récits. Pour être compris, ce sens profond des symboles exige de celui qui le reçoit qu'il ait "des oreilles pour entendre". C'est l'élément insondable, mais aussi essentiel, autour duquel tout gravite. La forme exotérique le laisse transparaître et toucher le croyant. Pourtant il ne peut s'ouvrir qu'à une plus haute conscience. A celui-là seul qui a des oreilles pour entendre, le contenu secret de l'enseignement du maître résonne à travers toutes les images, le frappe et l'engage toujours plus profondément — à se taire aussi !!

p. 61 - 62

Dès que certains récits ou certains symboles se fixent et s'immobilisent dans la tête de l'élève, que des formules et des conceptions deviennent autonomes et prennent insensiblement la place de la vérité vivante, le maître les détruit. Images et concepts ne doivent jamais être autre chose que des indications, des souvenirs, des encouragements par rapport à une expérience possible. « Il ne faut pas confondre avec la lune le doigt qui la montre », disent les maîtres orientaux.

De tout temps le fait qu'un élève rejette un jour les termes par lesquels le maître lui avait transmis la vérité a paru un signe d'éveil à cette vérité même : l'élève avait "compris". Bien des fois un élève a brûlé le livre contenant une doctrine tenue pour sacrée car, comparé au fruit intérieurement mûri, tout écrit, paraît une "paille vide" et quand le maître est un vrai maître, il se réjouit de cette offense !

Cependant, un livre d'enseignement sacré a joué de tout temps aussi un rôle particulier. Transmis personnellement par le maître à l'élève, il prend parfois le caractère d'une présence directe de la transcendance qu'il lui apporte. C'est, en quelque sorte, le divin même parmi nous. D'où la coutume de prêter serment sur un livre sacré, de lui donner une

place spéciale dans la maison, de le traiter avec un respect particulier. D'autres objets peuvent être chargés aussi de la même force suprasensible, émanant du maître dont on les tient. Ils rendent activement présent ce qu'il a enseigné. Croire que l'on peut, psychologiquement, dépouiller de sa signification vitale un objet révéral "comme sacré", c'est oublier que l'Homme, sujet vivant, prête au monde la réalité signifiante à ses yeux.

p. 62-63

La crainte de voir une réalité réfléchie se substituer à d'immédiatement vécu cause le dédain ou tout au moins la méfiance à l'égard de « l'enseignement », c'est-à-dire la connaissance conceptuelle du but et de la voie. C'est une vieille règle des authentiques directeurs de conscience : éviter l'enseignement théorique parce qu'il irrite celui qui cherche et ne lui apporte rien. La mystique s'est donc toujours gardée des concepts car ils anéantissent, en le définissant, le vécu de l'expérience.

p. 63-62

Cela suppose, cependant, que le disciple conçoive la Voie comme une lutte inlassable contre le "petit moi" égoïste et soucieux de sa position. L'élève suit les conseils du maître, même s'ils sont durs. Non par obéissance aveugle envers une volonté plus forte que la sienne selon le monde, mais pour secouer la tyrannie du "petit moi" avec l'aide d'un maître plus avancé que lui en savoir et en degré d'être, et parvenir ainsi la liberté de l'Être essentiel.

p. 65

Les conseils du maître ne sont pas seulement chargés de la plénitude de l'Être, présente en lui. Le fait qu'il incarne la loi de l'Être qui parle par sa bouche n'est pas leur seule justification : ces conseils reflètent aussi l'unité avec l'Être qui le lie à l'élève. Les plus rigoureuses, les plus incompréhensibles prescriptions du maître prennent racine dans son amour pour l'élève, amour né de son union avec l'Être essentiel de celui-ci. A cause de cette unité, la transformation constante qui doit s'opérer, en ce monde, chez le disciple et dont il est responsable, est pour le maître une tâche et une obligation. Plus ce lien essentiel sera profond, plus il sera facile au maître de traiter son élève avec naturel et simplicité, et de le guider par des directives qui resteraient incompréhensibles sur le plan naturel. Elles sont la marque de son infatigable disponibilité, de sa capacité inventive et de son courage. La présence d'une autre dimension est ce qui légitime tout ceci.

Au centre des instructions du maître se trouvent toujours celles qui concernent les exercices. Ils constituent en effet un élément capital sur la voie initiatique. Le maître prescrit l'exercice, l'explique, le contrôle. Il connaît les étapes et les signes de progrès, surtout quand il ne s'agit plus de technique mais de ce qui trahit le jeu du "petit moi" constamment intéressé à sa réussite, ou au contraire l'Être essentiel commençant à se faire jour dans la conscience. Le maître accompagne pas à pas l'élève sur le chemin de la transformation vers la transcendance où l'exercice le fait avancer. Il décide le type, la fréquence, la mesure de l'exercice. Souvent, sur la voie initiatique, il s'agit d'un entraînement des forces naturelles allant parfois jusqu'aux limites de l'épuisement mais qui justement, si l'attitude générale est juste, éveille et accueille les forces surnaturelles. C'est quand le moi renonce et s'abandonne, le centre de la personne demeurant, lui, inébranlable, que vient à apparaître ce qui se trouve au-delà de l'horizon du "petit moi".

p. 66

Le rayonnement

Le maître agit aussi par son rayonnement. Il émane de lui sans qu'il parle ni intervienne. Cet élément silencieux est toujours l'essentiel de ses paroles et de son action. Il opère de multiples manières.

Il communique à l'autre une force particulière. On se sent, naturellement, peu de chose en face du maître car il réduit à néant les prétentions du "petit moi". Pourtant on peut se sentir aussi très fort près de lui, et surtout en le quittant car il éveille l'énergie de l'Être essentiel cachée par le "petit moi". En présence du maître on peut calmement envisager l'anéantissement, comme si, avec lui, tout "l'anéantissable" se dissolvait et que seul demeure l'indestructible.

Il y a dans le rayonnement du maître une lumière qui perce le brouillard du devenu et libère du passé pour une action créatrice. Elle pénètre et déchire sans pitié le mensonge. Comme la force du maître, cette lumière tient sa source d'une autre très lointaine dimension. Grâce à sa transparence, elle peut passer à travers lui et se répandre dans le monde.

En présence du maître la vérité se fait jour.

p. 67

L'exemple

Le maître bouscule, quand il le faut, les structures d'existence d'une communauté mais non sa loi vitale. Il doit en effet, pour servir celle-ci, déranger l'ordre établi. Le maître n'est donc pas un modèle d'Homme "bien" encore moins de "brave bourgeois".

Il est toujours l'original que l'on ne peut ni ne doit imiter. En une forme individuelle unique, il est le témoignage porté à ce qui possède une valeur humaine universelle.

La loi, valable pour tous les Hommes, doit être accomplie par chacun selon son style individuel. On demandait un jour à un maître oriental pourquoi il s'attardait si longtemps sur l'individuel alors que seul le « Un » universel avait pour lui valeur et réalité. « Mais le "Un" et l'individuel c'est la même chose ! » répondit-il sans hésiter*. Pour rencontrer le divin il ne faut pas que l'Homme fasse abstraction de lui-même mais qu'il s'accepte au contraire totalement dans sa propre particularité. L'action du maître, conforme à la vie, amène l'élève à lui-même, tire de lui ce qu'il a d'original. D'où la différence entre un vrai maître, qui rend l'élève autonome jusque dans son langage, et les pseudo-maîtres exigeant le plus souvent d'être imités et qui réduisent leurs élèves à la stérilité en leur imposant une certaine terminologie.

Le maître représente pour l'élève, sous une forme humaine, la réalité cherchée, désirée, telle qu'elle doit être. Il l'incarne par ses propos, son comportement, par sa façon d'être en général. Mais, fixer son regard sur un modèle n'est juste que s'il éveille le maître intérieur et, par lui, ce qui est proprement individuel.

Souvent le grand tournant de sa vie se produit chez l'élève à son premier contact avec le maître. A cette rencontre "cela" se "lève" pour la première fois, puis toujours davantage. La flamme s'est allumée et se nourrit ensuite du lien entre le maître et l'élève.

Le gage d'une relation féconde avec le maître est le retentissement de chaque rencontre avec lui. Celle-ci peut être aussi étonnante, foudroyante, périlleuse, que possible — l'élève se sent ensuite le cœur en paix, totalement libre.

p. 68-69

* voir pages 38 à 41 dans « L'Éveil dans le Yogavasistha », (Yves Rémond - Les Éditions Almora © 2024 Paris 75005), au sujet de “Brahman” et “Atman”

Si l'on dit d'un maître qu'il est bon, dévoué, prêt à se sacrifier, doux et affectueux, ou au contraire égocentrique, entêté, impatient, distant, dur et parfois cruel, ces appréciations peuvent être — ou non — exactes. De toute façon, elles n'ont rien à voir avec ce qu'il est en tant que maître, avec ce qui fait de lui un maître. Il vit ce que veut la forme prise en lui par la Vie, son empreinte, sa structure, la charge de son énergie, et ne se préoccupe pas de ce qui en résulte. Passés les critères du “moi” profane attaché à la société, il n'est plus responsable qu'à l'égard de la Vie et ne se soucie ni de l'effet produit sur autrui, ni de sa conformité aux règles de comportement en usage. La vérité intérieure le pousse à détruire les apparences flatteuses chez ceux qui l'entourent. Ici encore il y a une tentation pour le faux maître.

Quod licet jovi, non licet boni (Ce qui est permis à Jupiter n'est pas permis à un bœuf). Jusque dans le style de certains guérisseurs, ou de petits “mages”, on trouve la falsification du maître : exigences excessives, avidité prétentieuse, gestes choquants. Ils singent le maître afin d'obtenir ses privilèges auprès de l'adepte qui s'est soumis à leur autorité. Un faux maître exige, par exemple, que ses disciples lui sacrifient leur fortune, lui cèdent sexuellement, le comblent de soins et d'hommages. Certains de ces faux maîtres sont de médiocres contre-façons, mais il existe aussi de dangereux adversaires, aux dons prestigieux, des représentants des puissances des ténèbres. Ils sont en contact avec des forces transcendantes, supra-naturelles, qu'ils mobilisent pour accomplir des exploits extraordinaires. Celui qui semble ici un maître est, en réalité, un Homme aux profondeurs non purifiées. Il se sert abusivement de son contact avec l'autre dimension, qu'il emploie à des fins magiques, au profit de son “moi” profane. Il utilise sa force d'attraction pour dépouiller ses adeptes de leur indépendance et se les attacher par une obéissance aveugle. Ses pouvoirs, indiscutables, servent un “moi-usurpateur-du-divin” qui se fait honorer comme un “demi-dieu”. Ce n'est plus le divin mais le “diabolique” qui est en cause ici.

Le vrai maître dispose de forces supérieures et de pouvoirs supra-sensibles mais il les cache plus qu'il ne les montre. Il n'en tire pas vanité ; il les met au service de l'Absolu. En tant qu'incarnation de la Vie, il opère aussi des miracles. Mais, par-delà ce que l'Homme ressent comme bon ou mauvais, sa supériorité par rapport au monde le fait toujours agir d'une façon créatrice, libératrice, transformante.

p. 70-71

La vérité du maître est une porte étroite. Pour la passer il faut laisser derrière soi tout ce qui nous maintient dans la vie courante. Nos points d'appui, ce qui nous rassure, nous permet de nous orienter, le sol qui nous porte. Le maître remet en question tous les soutiens de notre vie naturelle. Tout moyen lui est bon pour faire sortir l'élève de ses gonds, pour retirer sous ses pieds le sol qui le coupe de la profondeur où l'Homme perçoit et reconnaît en lui-même la résistance à ce qu'il est en son Être essentiel et que, par cet Être, il voudrait devenir. Cette découverte a quelque chose de bouleversant : le fait que, malgré sa petitesse, lui, homme, puisse faire obstacle à la Vie.

Il peut aussi découvrir que, par la respiration c'est la vie même qui respire en lui mais que, le plus souvent il ne la reçoit pas pleinement ; plus même : qu'une résistance invétérée, dont il est en partie responsable, contrarie le flux de cette respiration. Peut-être s'apercevra-t-il un

jour enfin qu'il bloque la forme voulue par son Être essentiel.

L'impression causée par de telles découvertes et l'importance de l'engagement qu'elles engendrent seront d'autant plus profondes qu'un contact avec l'Être aura déjà fait éprouver la présence de la Vie, source, racine et sens de toute existence et de tout devenir. Ce choc sera fécond si une émotion essentielle touche l'Homme au moment où il se rend compte qu'il peut empêcher la Vie de se manifester en lui et par lui. Il faut qu'elle le frappe comme la foudre pour que naisse en lui une conscience nouvelle.

Cela paraît d'abord monstrueux et pourtant c'est ainsi : que la Vie réussisse à s'imposer dans toute sa potentialité transcendante dépend de l'Homme. On est donc en droit de dire : l'Homme a besoin de "Dieu" mais "Dieu" aussi a besoin de l'Homme et celui-ci doit lui être disponible. Non seulement il cherche "Dieu" mais "Dieu" aussi le cherche et il doit se laisser trouver. La vie humaine s'épanouit lorsqu'elle aboutit au surnaturel mais l'Être surnaturel atteint son accomplissement lorsque l'Homme l'accueille, c'est-à-dire lorsqu'il permet à l'Être surnaturel de se "faire chair".

p. 71-72

Cette Vie, qui veut transparaître à travers et au-delà de l'Homme, doit être plus qu'un concept. Il faut qu'elle le saisisse et soit saisie de lui au plus profond de lui-même, comme une expérience qualitative.

La force explosive de l'Être tendant à se manifester est d'autant plus grande que l'Homme parvenu au degré d'évolution nécessaire est plus fermement attaché à sa propre structure. S'il s'est totalement identifié à sa personnalité profane et s'il n'écoute pas la voix du maître, cette force lui paraît alors destructrice. Un « homme de bien » peut être tout aussi sourd à l'Être qu'un "méchant". Il se croit souvent la proie des puissances de ténèbres : en vérité c'est lui qui fait une puissance ennemie de son Être essentiel, perçant vers la lumière. « L'Homme de bien » doit abandonner sa structure actuelle, fût-elle bonne et noble, pour adopter la formule du devenir.

Le monde des valeurs du vrai, du beau et du bien fait partie, pendant une certaine étape, du domaine de manifestation de l'Être. Elles lui sont un mode d'expression et de médiation aussi longtemps seulement qu'un reflet divin les enveloppe.

p. 78

A la façon dont il est touché par le *numineux*, on reconnaît dans quelle mesure appartient encore à la Vie un être doué de conscience, dont le "moi" s'est formé et affirmé dans son indépendance. Protégé par la coquille de ce "moi" qui le tient prisonnier, il est fermé à l'Être essentiel. C'est seulement lorsqu'une conscience élargie lui fera passer les frontières de l'univers profane "moi- et son monde", qu'il peut rencontrer de nouveau la Vie. Dans le oui, ou le non, par lequel il répond à celle-ci, à ses interventions, ses inspirations et ses reproches, il se reconnaît alors lui-même à la fois comme son propre maître et comme un éternel élève. C'est lorsqu'en son Être essentiel lui-même il verra la Vie, qu'il deviendra aussi "autonome" dans sa fonction de serviteur de celle-ci et découvrira la condition humaine de "maître du monde" à laquelle son origine supra-temporelle le destine.

p. 80

Le chemin initiatique exige ce passage, toujours renouvelé, par "*la mort*". Il faut toujours renverser les barrages et déchirer les voiles qui recommencent à se former. Il faut lutter

contre “l’ennemi”* afin de renouer les liens avec le nouveau royaume.

La Voie implique une percée vers l’Être sans cesse reprise. Grâce à elle l’Homme est capable de laisser s’écrouler les façades qui soutiennent son “moi profane” dans les rôles qu’il est [plus ou moins] obligé de jouer dans le monde.

Seul un sacrifice total de ce qui est conditionné par le monde permet de recevoir les dons de l’Absolu. Il est [plus ou moins] naturel que l’Homme dissimule aux autres [qui font également cela !] ses insuffisances. Pourtant, c’est lorsqu’il sera capable de se montrer à découvert, nu (à lui-même !), qu’apparaîtra sans entraves celui qu’il est vraiment. Le courage de la nudité fait partie de la Voie.

* la saisie gravitationnelle du mental interprétatif (voir éventuellement : Eric et Sophie Edelman « Sur les Routes Spirituelles » “Tu vis”, « Les Films de la Table 10 » © 2023

<https://www.youtube.com/watch?v=lKOFdBK8kA>

p. 82

Le destin de l’Homme veut qu’il perde d’abord son chemin, en créant une conscience qui le fait s’imaginer libre et indépendant. Par elle il trahit le caractère transformant de la vie et perd le contact avec l’Être.

L’entrée sur la Voie initiatique représente un revirement complet, la grande « *révolution* ». Elle impose la décision définitive de se mettre au service de la transcendance et cela implique le sacrifice de tout ce qui s’y oppose et l’engagement à tout ce qui peut lui être favorable. C’est un engagement “à la vie et à la mort”. La Voie est aussi l’obéissance au “*maître*” parce qu’il personnifie la Vie et, pour l’élève, l’autorité unique et absolue. S’y soumettre exprime la liberté, née d’un lien total à la transcendance et croissant par elle chaque jour davantage.

p. 83

Lorsqu’il s’engage sur la Voie initiatique, l’Homme reconnaît s’être détourné de son origine éternelle et il se met de nouveau à la recherche de l’union avec l’Être. C’est le chemin sur lequel l’Homme, jusque-là inconscient de sa qualité d’expression de l’Être, découvre la possibilité et trouve la force de le manifester. Cette voie suppose un total retournement, une mort et une renaissance.

Il y a deux phases d’évolution sur la Voie. A la première l’Homme accède, pas à pas, par un constant abandon du passé et l’accueil du nouveau, à une attitude qui le rend transparent à son Être essentiel et à sa loi de transformation. Cette transparence est la condition de pureté nécessaire à tout témoignage de l’Être. Ce premier degré est la voie vers la Voie. Au second degré, l’Homme a obtenu la grande transparence, la forme transparente et la transparence qui est forme et il est devenu lui-même la Voie.

p. 84

Les étapes de la Voie initiatique ne sont ni un produit de l’imagination ni le résultat d’une réflexion rationnelle. Elles sont la réalisation d’une loi de transformation inhérente à l’Homme, dont un certain degré d’évolution rend l’actualisation consciente possible et nécessaire. La Voie est la vie sous une forme humaine, s’épanouissant dans sa vérité. La parole du Christ : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » est — quel que soit le sens que lui donnait le Christ quand il le disait de lui-même, — le Verbe, habitant tout être vivant.

L'Être essentiel de l'Homme n'est pas une image intérieure mais une Voie intérieure. Elle est, innée en lui, la suite des étapes qu'il doit parcourir pour répondre à sa destinée et atteindre, par la maturité, la disposition d'esprit où rien n'arrête plus sa transformation vers une toujours plus grande transparence. Il est alors sur la Voie. Plus encore il est devenu lui-même la Voie.

p. 85

Dans la conscience objective humaine, en effet, P.infini au-delà du temps et de l'espace se change en une finitude indéfiniment prolongée et l'Être, absolument inaccessible au temps, s'y représente comme une durée éternelle. L'esprit qui produit ces vues travaille contre la Vie. Quand son principe prend aussi possession de l'Homme intérieur, il en fait un adversaire de la Vie immobilisé dans la situation acquise. Mais cet état peut finalement amener la guérison car la souffrance causée à l'Être essentiel par cet immobilisme fait remonter au jour la vérité vivante. L'espace figé du monde objectal devient alors la source douloureuse qui fait percevoir le vrai devoir du sujet. Le cimetière de la Vie devient un champ dans lequel la Vie, devenue consciente, se remet à fleurir.

La Voie initiatique commence avec une "*révolution copernicienne*" dans la façon de concevoir la vie : par l'expérience de l'Être, l'Homme reconnaît que lui et son monde ne sont pas le centre autour duquel tourne l'univers. Tous deux gravitent autour d'un autre centre et, désormais, ils doivent le faire consciemment. Mais cette prise de conscience ne sera le premier pas sur la Voie que si cette expérience bouleversante prend dans la vie le caractère d'un noyau essentiel, engagement du cœur mais aussi pratique et résolution de sacrifice. L'Homme entre sur la voie quand il ne considère pas seulement l'Être divin comme une croyance et une vision du monde nouvelles mais comme le foyer éprouvé au plus intime de lui-même et accepté par sa volonté.

p. 87

Il n'y a pas, sur la Voie, de but où l'on arrive. Elle est elle-même ce but. Et si, d'abord, l'Homme s'imagine arriver un jour quelque part, quand il avance il finit par comprendre que, s'il ne cesse pas de progresser, il se trouvera dans le mouvement absolu de la transformation constante. Lorsqu'il entre dans le mouvement éternel, une paix profonde s'empare de lui. La notion d'un but auquel on arrive appartient au monde objectif d'un "moi définissant". Surmonter sa domination, c'est-à-dire y renoncer, est le premier devoir sur la Voie.

p. 87-86

La notion d'un but auquel on arrive appartient au monde objectif d'un "moi définissant". Surmonter sa domination, c'est-à-dire y renoncer, est le premier devoir sur la Voie.

Il y a deux espèces de silence : le silence de la mort, où plus rien ne bouge, et le silence de la Vie où rien n'arrête plus le mouvement de la transformation.

La Voie est au service de l'union avec la "Vie divine" pour lui porter témoignage dans le monde historique.

p. 88

La Voie, sur laquelle l'Homme cherche la grande transparence, cache l'ensemble de toute une vie refoulée aspirant à s'exprimer : *l'ombre*. On la distingue dans des

impulsions/passions “mauvaises/toxiques”, car *elle tend à détruire pour se manifester*. Il y a deux manières de maîtriser ces forces négatives et de les mettre au service de la transformation. La première est psychologique. Il s’agit de chercher les racines du refoulement, les découvrir et employer utilement les énergies libérées. L’autre moyen de venir à bout du “mal/toxique” est “l’ascèse”(discipline/éthique). Dans un attachement absolu à “*Dieu*”, l’Homme lui sacrifie, avec une sincère humilité, ses insatiables appétits personnels. Pour que ce sacrifice soit authentique, il faut que le “moi lui-même soit totalement immolé”. C’est l’acte de conversion totale qui, librement, par “amour de Dieu”, conquiert la vie nouvelle en acceptant la mort. Sans discipline il n’y a pas de progrès sur la Voie. La découverte de l’ombre et de sa métamorphose possible ne privent pas de son sens ce que les temps passés recherchaient dans le jeûne et la prière, le renoncement et l’abnégation de soi-même. “*Les Dieux*” veulent une vertu gagnée par l’Homme à la sueur de son front et sa transformation à travers le sacrifice et la mort. A elle seule la psychologie des profondeurs n’atteint pas complètement la purification et la libération.

P . 89-90

Il n’y a pas de croissance constante dans le royaume du milieu et le chemin n’y est pas égal. Il commence par un choc ; les pièges, les barrières, les crevasses à franchir y sont innombrables. L’Homme retombe toujours du « Tout Autre » à la forme de vie de son “moi naturel” et, chaque fois, seul un renversement complet, un saut dangereux, le ramènent au royaume du centre. Il y faut un Homme tout autre que dans le monde. C’est pourquoi l’univers devient totalement différent quand l’Être s’élève en nous. Parce que l’Homme devient un autre, il voit, cherche, aime désormais autrement et, par conséquent, “autre chose”.

p. 91

...la voix de la plénitude. Il dépend de l’Homme que ce vide, dont le nouveau peut naître, ne devienne pas un gouffre où tout s’engloutit, mais reste un sol nourricier où pourra fleurir le nouveau.

p. 93

Une forme corporelle saine de l’Homme en tant que personne est autre chose qu’un corps en bonne santé. Les succès de la médecine en ce qui concerne celle-ci ne signifient pas que les chercheurs et les médecins, qui les ont théoriquement rendu possibles, voient et traitent l’Homme en tant que personne. Inversement, la “maladie”, dans la mesure où elle laisse un reste de conscience, n’est pas une, cause d’échec suffisante sur le plan de la personne. Souvent la douleur physique et l’approche de la mort sont justement les puissances qui préparent l’Homme à devenir une personne et lui donnent l’occasion de le prouver, alors que la bonne santé fait, dans bien des cas, oublier la voie intérieure.

L’Homme est “juste” dans sa forme corporelle quand il est transparent à la manifestation de l’Être, présent en son Être essentiel, et que cette forme lui permet de rendre témoignage à la plénitude, l’ordre et l’unité de l’Être en lui.

p. 108

Si le corps n’est plus considéré comme celui que l’on a, mais comme le corps que l’on est, c’est-à-dire l’unité de gestes et d’attitudes par laquelle un être humain s’exteriorise et se

réalise visiblement en tant que personne dans le monde, il faut que l'on puisse aussi percevoir ce qui apparaît à travers lui. Cela implique deux éléments : le sujet tel que les circonstances de la vie l'ont fait devenir et celui qu'il est, réellement, par son Être essentiel. Chacune de ces formes révèle d'ailleurs si, et dans quelle mesure, il est devenu un corps conforme à son Être essentiel. La vision du corps sous l'angle de la personne ne concerne plus alors l'Homme en tant que structure de caractéristiques fixes, mais le rapport entre une forme existentielle, conditionnée par le monde, et celle que son Être essentiel lui a donné pour tâche de réaliser. Vus ainsi, le corps et ses membres, au repos comme en mouvement, deviennent un champ de signes révélateurs d'un sujet qui, sous une forme individuelle et dans une mesure plus ou moins grande, accomplit à travers les diverses circonstances de sa vie la loi de son humanité. Le point de vue de l'Être essentiel et du devoir qui en résulte confère au corps un sens directement initiatique. Il s'applique à la forme de la personne qui est conforme à son Être essentiel.

p. 108 -09

« Tout être vivant doit présenter et exprimer largement, en toute liberté, sa forme et son mouvement, comme ce qu'il est. Il faut qu'il prenne plaisir à son propre jeu et ressente ainsi le ravissement d'être-lui-même-en-ce-monde. »

« Quand un homme réussit à être soi-même, en sa nature profonde, c'est-à-dire sa forme primordiale, alors il n'est plus seulement lui-même, — la frontière est abolie ; il participe de la puissance de l'Être, il est absorbé par l'Éternité, accueilli en "Dieu". »

« L'Homme ne peut devenir lui-même que si le miracle de l'Être, du "Divin", le saisit. Il lui donne cette liberté d'attitudes par laquelle, sans intention ni calcul, il représente l'originel, le primordial, parce que la totalité de l'univers se reflète en lui. »

3. Déformations collectives

Toute appartenance réelle à un ensemble se remarque à des expressions et des structures de mouvement typiques. Issues de l'esprit du groupe entier, elles impriment en chaque membre le caractère spécifique incarné par ce groupe. Parfois celui-ci surcharge l'expression individuelle de ses membres dans une proportion telle qu'il empêche le devenir personnel.

Il y a des façons de se comporter, de se tenir ou de se laisser aller, de gesticuler, des manières de regarder et de marcher, et surtout de parler, qui trahissent l'appartenance à un groupe déterminé. Tout cela peut faire partie du "style" d'une collectivité. Mais il existe une distinction subtile entre un style, qui n'empêche nullement l'individualité de se faire jour, et une "superstructure" collective qui recouvre la personnalité propre ou prend sa place.

p. 116

La plupart du temps, le comportement du groupe est tout à fait inconscient. Mais celui qui est sur la Voie, c'est-à-dire sur sa propre Voie, doit sentir l'élément superposé à sa personne. Plus le contact avec son Être essentiel est profond, plus il ressentira le mensonge des apparences, ce qu'il y a de conventionnel dans son attitude, sa voix, ses gestes. Dans une thérapie initiatique, le maître développe un sens toujours plus affiné des défauts dus à la collectivité par rapport à la forme de l'Être et il éveille ce sens chez son élève. Lorsque celui qui cherche est vraiment sur la voie vers la Voie, il remarque immédiatement une manière d'être qui offense sa vérité intérieure. Il entend aussi la voix du maître intérieur, dans le langage de son corps, qui le rappelle à l'ordre. La prise de conscience d'une forme corporelle déterminée par le groupe prépare ainsi la voie vers une conscience toujours plus

affinée et la réalisation d'une structure conforme à l'Être essentiel.

p. 118

Aussi longtemps qu'un homme ne possède pas l'organe permettant de reconnaître la forme qui lui est destinée, il se laisse influencer par des images directrices. Idéal éducatif des parents, "sur-moi", livres lus dans l'enfance, films, sport, modes et esprit du temps, participent à la formation de ces images.

[...]

Ces images directrices marquent parfois des stations sur la Voie, mais elles peuvent mener aussi à des surenchères, des régressions, des déformations ou des contrefaçons de l'expression naturelle qui nuisent au développement d'une attitude conforme à l'Être essentiel. Un homme éveillé à celui-ci est sensible à ses erreurs et des images directrices de ce genre perdent leur puissance. Une image directrice très influente de nos jours est celle de l'Homme dépouillé de toute façade, indépendant des tabous, qui, sans complexes, se présente simplement tel qu'il est l'Homme vraiment humain. Plus que toute autre, cette image directrice va au-devant du « devenir soi-même par l'Être essentiel ».

Un potentiel créatif inné, mais aussi certains dommages organiques liés à des tendances compensatoires d'adaptation, ou encore des expériences pénibles dont les traces demeurent sous forme d'attitudes de défense, peuvent fragiliser tout être. Elles le rendent susceptible de glisser involontairement dans certains modèles qui, ensuite, l'envahissent et le poussent vers un type d'image qui ne lui convient pas et l'écarte de son degré réel d'évolution.

p. 118-19

Il faut que le thérapeute soit conscient de ces niveaux — "nature", "âme", "esprit" — visibles dans le corps et cherchant en lui expression et forme. Face à son élève, il ne doit pas les perdre de vue et cela suppose qu'il soit conscient de son propre mode d'être et de son propre niveau. A cette condition — sans même qu'il parle — simplement parce qu'il "voit" chez son élève le niveau qui lui est propre, il agira conformément à celui-ci. Il ne le situera pas à une forme inadéquate, il ne le poussera pas trop tôt à un degré qui ne lui convient pas encore et ne le maintiendra pas non plus à celui qu'il lui faut dépasser.

Cette action silencieuse signifie que le "thérapeute" éveille en son partenaire le maître intérieur et le laisse agir. Le thérapeute n'est pas seul appelé à cette action. Toute personne qui se trouve dans une situation de rencontre authentique et responsable avec un autre l'est aussi. Elle n'en est capable que dans la mesure où elle est elle-même devenue l'élève du maître éternel et qu'en elle le maître intérieur est à l'œuvre. Alors elle peut, elle aussi, agir en maître.

p. 121

Là où l'Être ne peut se manifester règnent la peur, le découragement, la tristesse de la solitude. Ainsi voyons-nous clairement que le centre, l'axe autour duquel gravite fondamentalement toute vie humaine se trouve dans le vouloir et le pouvoir de manifestation de l'Être dans l'existence. L'Homme n'est donc en son vrai centre que lorsque l'Être divin, présent en son Être essentiel, peut apparaître en lui et à travers lui comme une force qui le porte, une forme qui réalise son sens, un amour créateur et libérateur.

Proclamer l'Être dans l'existence humaine est l'impulsion qui anime toute vie et dont la

réalisation donne à celle-ci continuité, sens et valeur. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement d'un élan vivifiant universel, mais aussi de sa tâche et de son aspiration les plus profondes.

p. 133

Dès que s'est évanoui, au stade du "moi-profane" (ou naturel), la foi primitive de l'enfant, la conscience de sa valeur passe, chez l'adulte, sous la dépendance des circonstances extérieures, en particulier de sa vision perspicace des événements. De même, la conviction sur laquelle se base le sentiment d'ordre et de sens de la vie. Pourtant il est nécessaire d'être, d'une manière ou d'une autre, en accord avec le monde où l'on vit. Il faut, en tout cas, qu'il ne soit pas en totale contradiction avec l'idée que l'on se fait du sens et de la justice. Le sentiment de sa propre valeur dépend, là aussi, de l'acceptation et de l'estime rencontrées dans la société. Un certain manque d'assurance prend possession de l'Homme quand l'une d'elles est mise en question. Un doute sur sa propre valeur s'insinue aussitôt en lui et un sentiment d'infériorité menaçant amène, en compensation, le besoin de briller. L'équilibre naturel est rompu, la sérénité perdue. L'Homme s'appuie sur lui-même et ne se sent pas en son centre. La conscience de sa valeur est troublée. L'impression de ne pas être reconnu par la société, de ne pas y avoir la place qu'il mérite, le bouleverse dans la mesure où, au niveau de la personnalité concernée par le monde, le contact initial avec l'Être a été perdu et n'est pas encore retrouvé. Perdre sa foi dans le sens et la justice de la vie l'arrache de son centre. Il ne se sent donc centré, pour un moment, que si la société le voit, l'apprécie et le traite conformément à son opinion de lui-même. Avec un monde tel qu'il est fait, cette espèce de sentiment de sa valeur repose sur un sol mouvant. On est donc en droit de se demander : l'Homme dont le sentiment de soi et la confiance dans la vie dépendent de l'estime d'autrui, de sa position et du sens qu'il reconnaît au monde, est-il jamais vraiment en son centre ?

p. 138-39

La conscience de "soi" par l'Être

Il existe une expérience de conscience de soi plus profonde, la conscience par l'Être Essentiel. Paradoxalement elle apparaît au moment où toutes les conditions qui soutiennent la conscience de soi au niveau du "moi-naturel" se trouvent anéanties. Trois « grandes expériences » de l'Être, qui se produisent au moment où les conditions normales d'existence s'effondrent, en font foi : lorsque, en face de la mort imminente et inéluctable — et justement à cause d'elle — l'Homme découvre une autre vie ; devant l'absurde, un sens plus profond et dans l'abandon une immense protection qui n'est pas "de ce monde". L'Être s'est emparé de la conscience intime et une confiance surnaturelle succède tout à coup à la pire angoisse. De même, une nouvelle "foi" naît de la rencontre avec l'absurde qui aurait dû mener au désespoir. Et là où un isolement total rend la vie insupportable, on se trouve enveloppé d'une extraordinaire protection. Que s'est-il passé ? Quelle sagesse, consciente ou inconsciente, s'est chargée ici du gouvernail ? Celle qui, seule, ose accepter l'anéantissement et rejeter toutes les exigences du "moi-profane" à la sécurité, au sens et à la sauvegarde. L'éclosion de l'Être se produit au moment où, à bout de forces et de savoir, le "moi-profane" s'abolit. De ces expériences naît une conscience de "Soi"* plus indépendante de ce que l'Homme peut réaliser, comprendre ou maîtriser grâce à certains avantages temporels. On peut être soutenu par une force *supranaturelle* au milieu de la faiblesse, percevoir une clarté *surnaturelle* au milieu des ténèbres du monde et un incompréhensible amour au sein de son indifférence. Alors, et alors seulement, quand un tel

état prend possession de lui, l'Homme atteint son vrai centre. Il n'est donc pas autre chose que l'Être essentiel par lequel l'Absolu, l'Être au-delà du temps et de l'espace, est présent en nous, fidèlement, même au sein du monde contingent. Quand, en certaines expériences, l'Homme a une fois éprouvé cette manifestation de l'Être dans l'existence, alors son centre, d'abord caché, peut devenir le point focal conscient de sa vie de personne.

p. 140-41

* ("Soi" = « nous, nous-même, dans notre dignité naturelle ») voir Swâmi Prajñanpad

agisse des impulsions vitales primitives ou des réactions contre un monde cruel. L'ombre est la lumière sous la forme de ce qui lui fait obstacle. Il faut que l'Homme sache reconnaître ce qui fait toujours renaître l'homme interceptant la lumière de l'Être essentiel. Son étendue et sa profondeur sont égales à l'obstacle qui s'oppose à l'appel de l'Homme vers son centre, mais c'est aussi la mesure de l'horizon qui s'ouvre à lui quand il réussit à intégrer cette ombre. Saisir sa nature, son origine, sa forme d'existence et ainsi la possibilité de la surmonter, elle et le blocage qu'elle engendre, tel est le travail de la réflexion analytique des profondeurs qui doit dégager la route de l'Être essentiel. Car le premier contact de l'Être n'implique pas encore un nettoyage du terrain au sens psychanalytique du terme. Pour participer réellement à l'autre dimension et s'engager vers la transformation, il faut renouveler sans cesse le sacrifice de la forme du moment. Il faut accepter et intégrer aussi l'aspect inconnu de l'Être essentiel, identique au chaos créateur œuvrant chez l'Homme. Sans effort, on ne travaille pas correctement le champ où doit croître le germe de l'Être transcendant, dans la vie et aussi dans l'attitude intérieure de celui qui cherche. Il risque alors d'être tout de suite étouffé par la mauvaise herbe des mécanismes cachés, par la prolifération de désirs sauvages et d'aspirations prématurées vers les sommets.

p. 147-48

La transformation est un mécanisme à multiples chaînons. L'Homme y est le théâtre de luttes entre les grandes forces. Il les vit comme lumière et ténèbres, masculin et féminin, richesse et pauvreté. Il faut qu'il les éprouve, en souffre, et vive leurs oppositions pour qu'ensuite, par la transformation proprement dite, ils disparaissent dans la *coincidentia oppositorum* (coïncidentalité des opposés) et renaissent de la *Lumière* qui est au-delà de la lumière et des ténèbres. Cette expérience insigne est la première rencontre, bouleversante, avec notre vrai centre. Le chemin continue pourtant après avoir vécu cet au-delà des contraires. L'Être exige, en un mouvement de métamorphose sans fin, une disposition d'esprit par laquelle l'Homme parvenu à sa vraie maturité, un avec son centre et vivant par lui, ne s'arrête jamais sur la Voie. Car il s'agit d'une *voie sans point d'arrivée, une voie qui est elle-même le but. L'Homme a déjà atteint son centre quand il est définitivement sur le chemin vers lui.*

Cet *être-dans-son-centre* une fois rejoint, une vie libre de souffrances n'a nullement commencé. Au contraire. Dans la mesure où l'Homme laisse l'autre dimension s'éteindre et renaître en lui, que, trouvant en elle la racine indestructible de lui-même, il reconnaît son engagement à son égard et l'admet sans restriction, il est justement en état d'accepter la souffrance. *Qu'il sache souffrir — et non qu'il ne souffre plus — est la preuve qu'il est parvenu à son centre.*

p. 148

Quand il s'agit du lien avec les forces cosmiques, l'Homme sent son centre dans la région qui se trouve au-dessous du nombril, le bas-ventre. Mais s'il est surtout conscient du mouvement transformant dans lequel, s'élevant et descendant entre le ciel et la terre, il s'affirme comme une personne en devenir, la région abdominale devient, en bas, l'espace porteur et régénérateur des forces de ses racines. La tête ne représente pas seulement alors ce qui s'élève vers le ciel (par opposition aux pieds attachés à la terre), elle est l'espace de l'esprit. Le centre cesse de se situer dans l'abdomen, il est alors le cœur. Le cœur est le milieu entre ciel et terre où, dans le champ de tension entre haut et bas, le nouveau peut éclore.

La découverte du « centre terrestre » de l'Homme, incarné dans l'espace de l'abdomen et du bassin, est d'une importance capitale sur le chemin de la transparence. Elle marque le premier pas sur la Voie qui va du "moi profane" à la personne.

L'Homme ne se trouve réellement sur le chemin de la transparence, et par là de son centre, que s'il a éprouvé, reconnu, et commencé à pratiquer un repos confiant en son centre corporel, condition de toute détente et de toute forme justes. Certes, l'Homme occidental est d'abord surpris et choqué d'apprendre que, pour atteindre la transparence, dans le corps aussi, le centre qu'il doit en premier lieu actualiser et maintenir est l'abdomen, plus exactement le bas-ventre et le bassin. Pourtant, "l'assiette" dont il a été question plus haut, abrite dans cet espace corporel, bien plus qu'on ne pourrait le penser : le secret de l'exercice qui mène au centre de l'Homme tout entier.

p. 152

Au sens propre du terme, le mot « *hara* » veut dire "ventre"*. Au figuré il désigne l'attitude d'ensemble de l'Homme qui, détendu, de plus en plus libre de la domination du "petit moi", est sereinement ancré dans une réalité qui le rend capable de sentir et de recevoir la vie "d'ailleurs". Sa maîtrise du monde ainsi assurée, il peut se consacrer sans trêve à ce qui est sa vocation. Il peut, sans peur, combattre, mourir, créer, aimer. Quand il réussit à s'établir dans son *hara*, à s'y enraciner, il découvre le creuset où les puissances de la vie, ses alliées, accueillent toutes les formes figées du "moi" pour les refondre et les transformer en des formes nouvelles. Grâce à cette capacité de renouvellement, il assume autrement le monde. Rien ne l'abat, rien n'ébranle son équilibre élastique. Il garde la tête froide. Son corps est tendu en souplesse. Au rythme qui le fait s'ouvrir et se fermer, se donner et se retrouver, il respire de la respiration du centre. Il peut rester calme au milieu des tempêtes du monde. Dans son *hara*, l'Homme repose à la source de forces qui ne tarissent jamais, celle d'une inlassable transformation et, par là dans l'espace des racines de son être et de son devenir personnel. « *Hara no hito* », « l'Homme qui a un ventre », signifie l'Homme parvenu à la maturité, ayant réalisé les conditions d'intégration du moi profane et de l'Être essentiel. Seul l'Homme qui a quitté le domaine du "moi" pour s'établir dans la région du *hara*, son centre terrestre, et y jeter l'ancre, peut finalement atteindre un équilibre authentique.

p. 153

* La première partie qui se forme après la conception est le nombril.

Il relie ensuite le placenta de la mère à travers le cordon ombilical.

Le nombril est sans aucun doute une merveille de la nature !

D'après la science, après le décès d'une personne, le nombril reste chaud pendant jusqu'à

trois heures.

Cela s'expliquerait par un point situé derrière le nombril, appelé "pechoti", qui contiendrait plus de "72 000 vaisseaux ayurvédique".

C'est par lui que nous avons été nourris pendant neuf mois de gestation.

Toutes nos vaisseaux sanguins y sont reliées :

Le "nombril/hara", c'est la Vie !

Malgré tous les dangers que cela implique, il le sait et le sent : maintenant seulement il atteint l'autre de personne à personne. Pour que ce soit bénéfique, il faut naturellement que celui qui donne et dirige soit lui-même parvenu à son centre de personne. Trop souvent cette première intervention personnelle ne peut pas se réaliser, précisément parce que l'Homme, allié soit aux forces cosmiques, soit aux forces spirituelles, est en même temps privé de "moi". Il vit, aime, crée et agit, soit par son centre terrestre, soit par son centre céleste — pas encore par le *centre d'être-dans-le-monde* de personne. Son action — peut-être secourable — est pré-personnelle comme celle de certains "guérisseurs", ou impersonnelle comme celle de certains "prêtres". « L'Homme vu comme un tout, c'est-à-dire l'Homme accompli, n'est pas un chaînon entre terre et ciel, entre nature et esprit, et tantôt l'un tantôt l'autre, il est l'union de l'un et de l'autre dans une conscience illuminée. »

« En tant que centre de liaison juste, la structure humaine exige l'instance de la personne sans laquelle elle serait pensée, mais non pas réelle. » « La personne *numineuse* a son lieu symbolique au point d'intersection entre le domaine spirituel et le corporel comme entre le haut et le bas... »

Ainsi le centre de la personne n'est ni ce qu'incarne le « *hara* » ni ce que représente l'espace du haut, mais le cœur. Cependant, le cœur ainsi entendu n'est pas celui par lequel l'Homme est attaché au monde sentimentalement, dans le bien et le mal, mais celui qui prend naissance lorsque, en tant que "moi", il a tout abandonné.

p. 156

Le cœur — centre de l'homme

Le cœur du centre représente l'*Homme enfant du Ciel et de la Terre*. Mais on ne peut pas dire que ce cœur soit épanoui et que l'Homme soit arrivé à son centre tant qu'il ne le vit que passagèrement, à certains moments d'enthousiasme. Il faut que, en tant qu'enfant du *Ciel et de la Terre*, il soit devenu un témoin sûr de l'Être en qui Terre et Ciel sont englobés. Nous devons donc nous demander maintenant : que veulent dire ces images "ciel" et "terre" ?

La Terre signifie, d'une part, les forces maternelles cosmiques de la « Grande Nature », face au ciel, « séjour des forces paternelles spirituelles du Logos ». Mais l'antinomie ciel-terre a un sens plus large que celui des forces impersonnelles agissantes de la nature par rapport aux forces de l'esprit, elles aussi universelles et impersonnelles, dont les images primordiales sont les idées et les lois et auxquelles, comme tout vivant, nous participons aussi. L'opposition ciel-terre est vivante aussi en nous dans le rythme du Yin et du Yang, comme l'éclosion éternellement créatrice de la vie dans l'accomplissement des formes individuelles et leur retour libérateur au sein du grand Tout.

Mais la terre signifie aussi la vie dans sa contingence ; la vie d'un Homme avec son déroulement historique, conditionnée par les circonstances et le destin, toujours pleine de souffrances et de difficultés, toujours limitée par la vieillesse et la mort. Et, à l'opposé, le ciel, cet *Être divin*, universel, inaccessible au destin, éternellement jeune, au-delà du temps

et de l'espace. A lui, nous enseigne l'Orient, l'Homme peut s'éveiller comme à sa « nature de Bouddha » en échappant à *la folie* de son "moi" profane.

p. 157

C'est dans la fusion du ciel et de la terre que naît le vrai centre de la personne. Seulement là, où l'Absolu germe dans le contingent — la force dans la faiblesse, le sens dans l'absurde, l'amour dans la cruauté du monde — là, uniquement, l'Homme parvient à son vrai centre quand, au milieu du monde, il se sait un avec l'au-delà du monde. Il sait qu'il doit vivre vers lui, en lui et par lui. Mais il sait aussi que, lié au monde, il est obligé d'assumer, en retombant sans cesse dans l'horizontale, une trahison de la verticale. Le centre dans lequel l'Homme peut atteindre son centre n'est donc pas un point fixe où l'on arrive définitivement, c'est une fidélité tenace qui accepte la croix et vit avec persévérance un mouvement sans fin qui le mène du monde vers le centre et du centre vers le monde où il vit et agit. Dans ce mouvement, l'esprit au-delà de l'espace et du temps prend une forme *spatio-temporelle* constamment renouvelée sous laquelle il "disparaît" dans le monde contingent. Et, d'autre part, il doit toujours, dans son corps mille fois conditionné, redevenir transparent, pour que la lumière du ciel puisse luire à travers lui, dans sa pureté. Quand il est capable de vivre cette croix, devenue ce qui le détermine, il est là en tant que personne, en son centre. Ainsi le centre de l'Homme est la transcendance cherchant à se manifester en lui et cela uniquement sous l'aspect de la croix.

p. 158-59

La Voix du Maître dans la Rencontre avec la Mort

La mort fait partie de la vie, la souffrance fait partie de la vie. Vie — souffrance — mort s'entremêlent. La souffrance aigrit, la souffrance mûrit, selon l'attitude de l'Homme qui la subit, soit qu'il se sente un "*moi-naturel*" aspirant à une vie durable et exempte de souffrance, soit qu'enraciné en son Être essentiel il fasse de sa manifestation dans le monde le but de sons existence. Dans le second cas, la souffrance dissout les obstacles à la croissance par l'Être essentiel. Quant au "*moi-naturel*", dont les désirs sont orientés vers le bien-être et l'absence de peines, il voit dans la douleur et la mort le côté sombre de l'existence, "*l'ombre*". Mais qu'est-ce que l'ombre, sinon la lumière sous l'apparence de ce qui la cache ? "*L'ombre*" disparaît quand l'Homme devient transparent à la Vie qui embrasse sa petite existence et sa mort. Médiateur de la lumière, il la laisse alors transparaître sous la forme de l'Être que le "*moi-naturel*", luttant contre toute mort, empêche de se réaliser pendant la vie.

p. 163

Un long chemin mène de la peur panique, causée par la mort, à la force de la regarder en face avec sérénité. Le premier pas est de supporter cette peur. La mort impose le silence. Celui qui émane d'elle fait se taire tout ce qui l'entoure. Et c'est seulement une calme persistance qui fait approcher l'Homme si près du silence de la mort qu'il commence à l'entendre. Ce qu'elle a à dire s'adresse à celui qui sait rester muet devant son impénétrable secret. S'il prête l'oreille, en silence, face au visage de la mort, il percevra la voix du Maître suprême.

p. 164

Il est naturel que le chagrin causé par la mort d'un être aimé soit plus grand que le bonheur laissé par les souvenirs d'une vie commune. Mais, ensuite, apaisante et féconde, la plus intime composante du passé peut se faire jour dans la conscience. Il s'agit de l'au-delà du temps que l'attachement à l'autre renferme. Alors, celui qui est présent dans son absence nous parle le langage consolant et exigeant de La Vie, transformant en elle-même vivants et morts.

Mourir commence en naissant. La mort est mêlée au tissu de la vie. Ce qui vit et croît vit vers sa mort et par la mort de ce que sa croissance dépasse. Imperceptible, indolore, cela se passe en une perpétuelle et insensible transformation. Mais plus l'Homme devient un "*moi-naturel*" qui définit, s'accroche et cherche la stabilité, plus il lui est difficile de dégager la place du nouveau. Heureux celui qui sait se détacher. Pourtant, un jour, la vraie mort s'avance vers lui et elle exige plus que le mourir inhérent chaque transformation. Elle exige de croître au-dessus et au-delà du vrai mourir de croître au-delà de soi-même.

Bien plus tôt que l'Homme ne le pense, sans souffrance, comme un cancer, la mort commence à l'appeler et, déjà, à venir le chercher. Mais qu'est-ce que la mort ? N'est-ce pas, à travers la mort, une plus grande Vie ? Et le fruit de la maturité n'est-il pas — ou ne devrait-il pas être — de savoir s'ouvrir à elle en mourant ? Quand l'Homme vieillissant, sans se demander ce qui l'y attend, ne pense qu'à prolonger son existence, il manque le couronnement de sa vie. Certains attachent plus d'importance à bien mourir qu'à vivre plus longtemps. Mais bien vivre n'est possible que par rapport au bien mourir !

p. 165-66

Parfois un Homme, vers qui la mort s'avance, entend cette question : « As-tu peur de la mort ou bien de la force de Vie, surgissant quand s'ouvre la porte de la mort ? »

Dans ce qui lui semble rassurant, protecteur, ce qui le garde et le porte en cette vie, l'Homme qui progresse vers la maturité pressent et reconnaît toujours davantage une menace, car cela freine sa croissance. *Aux forces conservatrices de la vie sont associées des puissances de mort, de pétrification.* Et aux forces d'anéantissement se joignent les serviteurs et les messagers de la Vie. La Mère-Terre pousse hors d'elle les enfants qu'elle porte, puis les nourrit pour, un beau jour, les engloutir de nouveau. Mécanisme unique ? Sur le chemin vers soi-même, l'Homme, né pour la liberté, est contraint de céder à l'aspiration qui le rappelle au corps maternel, jusqu'à ce que, librement, devenu un avec elle, chargé de sa sève, il ait la force *de la détruire en lui-même* et d'atteindre son autonomie.

Le sens de la mort, pour chacun, dépend de ce qu'il entend par « vie ».

Le visage de la mort change avec les yeux de celui qui la regarde.

p. 166

L'Homme peut mourir de trois morts :

La mort par vieillesse et par maladie.

La mort par fidélité au devoir.

La mort comme un pont vers l'autre rive.

De la première manière, tout le monde meurt. Beaucoup sont prêts à mourir de la seconde.

De la troisième, peu sont capables. Ce sont ceux chez qui vit déjà, comme une expérience, une promesse et un engagement, ce qui dépasse et embrasse la vie et la mort.

La mort fait partie de la Vie — mais *la Vie fait aussi partie de la mort*. Au lieu de notre formule « vie et mort », on trouve chez certains peuples celle de « vie et renaissance ». La

vie ne fait pas que finir par la mort : de la mort naît aussi la vie. La Vie aboutit toujours à une nouvelle Vie.

L'énigme de la vie, ses innombrables mystères, viennent de sa fraternité avec la mort. Dans la vie humaine, tout ce qui est profond a trait à la mort qui l'attend. C'est par rapport à elle que nous percevons la plénitude et la richesse de la Vie en ce monde — et que nous pressentons la plénitude de la Vie "au-delà du monde". A l'Homme qui repousse la pensée de la mort inéluctable, qui se laisse absorber par le monde superficiel et vit comme si la mort n'existait pas, la profondeur reste cachée. Seul celui qui connaît les complices de la mort — souci, angoisse, horreur — et leur fait face, peut contempler la clarté venue de l'infini qui perce toute finitude, abolit ses frontières, le porte au-dessus d'elles et fait de lui un témoin de l'éternité. Cette clarté est simplement le reflet de la lumière que nous sommes nous-mêmes aussi en réalité. *Le oui à la mort ouvre en nous l'œil qui la perçoit.*

p. 167

"L'éveillé à la Voie de transformation" est prêt aux mille morts que la Vie exige de lui pendant le temps de son existence.

L'existence humaine est tendue entre deux pôles : la Vie qui est au-delà de la vie et de la mort, et l'existence qui a un commencement et une fin. Pouvoir et vouloir être les deux à la fois distingue, comme aspiration potentialité et vocation, l'état de personne. L'Homme ne perçoit le sens de ces deux vies que sur l'arrière-plan du danger qu'elles constituent alternativement l'une pour l'autre. Que doit être, en fait, la vie mortelle ? Le témoignage de l'immortel dans le monde. Et que signifie l'immortalité ? Acclimater le mortel dans l'immortel. Cela commence à être possible quand, éveillé à la Voie, devenu élève, l'Homme entend la voix du maître. La Vie devient alors un engagement et une force dont l'exigence ne cesse jamais.

p. 168-69

L'Homme ne peut vivre qu'en communauté avec d'autres et adapté à un monde objectivement construit. Quand celui-ci le dévore et en fait une chose, la mort par aliénation le menace ! Il cesse d'être lui-même. Si le noyau de son Être essentiel lui donne encore assez de force pour dire non, les ténèbres mêmes de cet éloignement de « Soi » peuvent faire naître la lumière qui le gardera. Le danger mortel de perte de soi-même se change alors en une croissante découverte intérieure — c'est le thème de notre temps.

Tout au long de sa vie, l'Homme est harcelé et accompagné par sa mort. Tant qu'il n'a pas compris "qu'il vivait en exil", il prend, à tort, la présence de la mort comme un simple antagonisme à l'égard de sa vie *spatio-temporelle*. Pour pressentir, percevoir et, finalement, savoir que la mort n'est pas seulement une fin, il faut, bien sûr, avoir appris à connaître l'infini. Il faut avoir appris à respecter les moments où, dans la mort proche, l'expérience d'une autre Vie l'a touché ou bien, à travers le mourir, celle d'une renaissance. Cette expérience, peu de gens ne l'ont pas rencontrée. Mais il est rare qu'ils aient appris à entendre dans la mort la voix de la Vie.

p. 169

Il y a la mort par faim et la mort par indigestion. Même le saint a besoin d'un minimum matériel. Une étincelle d'esprit attend encore celui qui est arrivé à la saturation matérielle. Quand, dans le premier cas, le minimum fait défaut ou que, dans le second, l'étincelle

s'éteint, alors, dans la mesure où ils sont Hommes, tous deux meurent. Cependant, la proximité de la mort les maintient juste en vie, l'un parce qu'il la fuit, l'autre parce qu'il va vers elle.

Le sens de la mort est la vie qu'elle rend possible. Dans l'anéantissement jaillit l'éclair de l'indestructible et nous appelons "audacieux" celui qui recherche l'imminence de cette destruction pour éprouver l'indestructible. Seul le danger fait apparaître ce qui est, de toute éternité, insensible au danger. Les uns jouent leur vie en affrontant la montagne, d'autres dans un duel et, dans tous les temps, on trouve des hommes chevaleresques, prêts à tout, plus forts que la mort parce qu'ils pressentent qu'une mort généreuse enflamme l'éclatante étincelle de la Vie.

p. 169-70

L'animal ne meurt pas comme l'Homme. Il dépérit, s'éteint, finit. L'Homme ne veut pas finir comme un animal. Il voudrait être conscient et en même temps il se débat devant la mort. Il refuse de disparaître, il veut tout ignorer d'une fin. Il veut durer, survivre, demeurer. C'est sa nature. Il est inhérent à la nature du "*moi-naturel*" de définir tout ce qu'il rencontre, de se protéger par ce qui dure, de se rassurer dans l'inaltérable. Tout ce qui menace le repos du permanent devient alors "*ennemi*". La transformation aussi. Mais justement, *quand plus rien ne bouge — c'est le repos de la mort ! La paix de la vie, elle, se trouve là où rien n'arrête plus le mouvement de sa transformation.*

L'Être essentiel de chaque Homme est la façon dont la Vie, innée en lui, est en même temps sa Voie innée, donnée et donnée comme une tâche, comme une suite continue d'étapes à franchir, en tant que chemin vers une forme vivante dans et par laquelle la Vie peut se manifester toujours davantage dans le monde. Il n'atteint sa vérité que dans la mesure où, s'éveillant à sa voie, il trouve son Être essentiel.

p. 175

Parce qu'il est orienté vers le permanent, et cherche le non éphémère en éternisant l'éphémère, il lui faut subir comme une angoisse une disparition qui fait pourtant partie de la Vie. Quand celui qui, dans la mort, ne voyait qu'une impasse reconnaît, aux premiers signes de son approche, la voix de la Vie le ramenant, par la mort, chez lui (en sa patrie), cela peut signifier une « grande expérience ». Peut-être comprendra-t-il alors, en effet, que sa terreur de la mort est, en réalité, la crainte de la force de Vie qui, déchirant son enveloppe terrestre, jaillira en lui...

p. 177

« Le Maître Intérieur » - "le Maître, le Disciple, la Voie"

K. Graf. Dürckheim - Éditions Le Courrier du Livre © 1980 (verlag Scherz-1975)

« ...l'histoire d'une âme
ne se confond pas
avec celle d'une vie
le destin existentiel
ne rend pas toujours compte
du destin essentiel
souvent le dedans

dessine une trame autre
que celle du dehors
une vie sans éclat
s'achève parfois
en éblouissement intime
il est de petites vies
qui connaissent de grandes fins
et des destins d'exception
dont le terme est médiocre
des parcours agités
culminent en un immense calme
tandis que de brillants itinéraires
s'arrêtent sur une note terne
il arrive bien
que surface et profondeur
histoire d'une âme
et scénario d'une vie
coïncident à peu près
et ainsi éclairent le monde
mais il n'en va pas toujours ainsi.
les apparences
ne disent pas l'essence
le récit ne conte pas les enjeux capitaux
le devenir de l'âme
n'est pas circonscrit
au déroulement d'une vie
aussi semons nous des graines
nous autres serviteurs de bonne volonté
s'il est auguste, notre geste de semeur
n'en est pas moins aveugle
nous œuvrons sans réelle visibilité
nous crions dans le désert
lançons nos bouteilles à la mer
avec la sagesse qui vient
nous savons que souvent,
nous ne dégusterons pas les fruits
ne nous assiérons pas
à l'ombre des arbres plantés
nous ne verrons pas de nos yeux de chair
le sourire de la personne
qui sur d'autres rivages
dépliera le message
le soulagement de celle
jusqu'à laquelle le vent
portera notre voix
nous donnons tout maintenant

conscients de travailler
pour tout de suite
mais aussi pour plus tard
pour un lieu et un temps
inconnus
dans une perspective autre
qui ne s'accommode pas
de la brièveté d'une vie... »

Gilles Farcet - « Dernière Pluie », *“poésie”* maelstrÖm Éditions © mars 2025